

Petite diffamation
Maps to the Stars

Julie Demers

Numéro 294, janvier–février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2015). Compte rendu de [Petite diffamation / *Maps to the Stars*]. *Séquences*, (294), 26–26.

Maps to the Stars Petite diffamation

Julianne Moore est presque nue. La caméra s'approche d'elle, près, trop près. Elle scrute ses rides, les taches sur sa peau. Non, ce n'est pas son beau profil. Non, elle ne capte pas bien la lumière. Parle-t-elle ? Non, elle renifle, grogne, baragouine d'une voix éraillée. Elle est vieille, flétrie. Vulgaire dans sa robe trop transparente et banale au lit. Quelconque en toutes circonstances. Julianne Moore a troqué son élégance contre le Prix d'interprétation à Cannes.

JULIE DEMERS

Hollywood est malade. Et depuis longtemps. Par esprit de conservation, la capitale du cinéma refuse le nouveau, la différence. Producteurs, réalisateurs, acteurs et agents ne pensent qu'à éliminer leur prochain pour assurer leur propre succès. Dès lors, Hollywood ne se renouvelle pas. Hollywood ne s'intéresse qu'à elle-même. Hollywood est incestueuse.

On connaît la fascination de Cronenberg pour les déviations sexuelles. Pour lui, la sexualité est l'ultime geste pour répéter le Même et anéantir l'Autre. Dans *The Fly*, Seth supplie sa maîtresse d'entrer avec lui dans la machine à téléportation pour fondre son programme génétique avec le sien. Dans *Maps to the Stars*, l'Autre est déjà réduit à néant. Narcissiques, fascinées par leur propre image, les vedettes ne peuvent que fusionner avec le Même. La mère fornique avec la fille, et le frère avec sa sœur. Et les monstres engendrent des monstres.

Le cinéma de Cronenberg était déjà peuplé de naissances monstrueuses (*The Brood*, *Dead Ringers*, *The Fly*). Comme l'affirme Serge Grünberg dans son livre consacré au grand maître canadien de l'horreur, «la famille est le lieu d'éclosion de la monstruosité: le traumatisme qu'elle constitue en soi s'y transmet comme le pire des virus¹». Dans *Maps to the Stars*, l'inceste est une maladie qui se transmet de génération en génération. Cette déviance n'est d'ailleurs jamais expliquée, interrogée ou réprimandée – l'attraction sexuelle n'est encore pour Cronenberg que pulsion programmée.

Cronenberg demeure, avec *Maps to the Stars*, en terrains connus. Mais quelque chose a changé. S'il raconte toujours la même histoire, le Canadien amorce depuis quelques années une véritable transition esthétique. Il préfère le réalisme au fantastique, depuis *Spider*: la contamination ne provient plus d'un corps étranger, mais bien d'un mécanisme intérieur. Le réalisateur découvre la vertu de la parole et semble délaissé le primat du corps sur l'esprit². Depuis *Cosmopolis*, il quitte les bas-fonds de la société et dépeint la vie des gens riches et célèbres. Pour faire contrepoids à l'image des vedettes véhiculée par les médias traditionnels, il explore les potentialités de la distanciation.

Ce nouveau parti pris esthétique modifie radicalement les mécanismes *cronenbergiens* de l'horreur. C'est que le réalisateur a toujours documenté l'horreur de l'intérieur, le spectateur devenant le témoin privilégié de la dégénérescence d'un protagoniste. Comme le personnage qu'il regarde, le spectateur est contaminé par des images virales, viscérales. Cette contamination n'est pas

naturelle; elle est forcée, comme si Cronenberg avait lui-même injecté de force le virus dans la tête du spectateur. Celui-ci, tout comme le protagoniste, est condamné à assister à la mutation, en même tant qu'il y prend plaisir. L'horreur est donc créée par la tension dialectique entre l'identification et la répulsion. Or, dans les deux dernières œuvres du cinéaste, la contamination a déjà eu lieu. Le virus a gagné; le monstre est déjà né. Le spectateur n'est plus invité à ressentir la métamorphose de l'intérieur, mais assiste – passif – à un cinéma clinique, froid, chirurgical. Pour l'une des premières fois, il est convié à observer la folie sans la ressentir.



La tension dialectique entre l'identification et la répulsion

Si *Maps to the Stars* s'inscrit en continuité avec les œuvres précédentes de Cronenberg, il s'agit certainement de son film le moins achevé. La faute en revient à Bruce Wagner, dont le scénario relève plutôt du pastiche. Récité en leitmotiv, le poème de Paul Éluard sur la liberté ne parvient ni à tisser la trame narrative, ni à extirper le film de la simple diffamation. Cronenberg nous avait habitués à la véhémence. Sans image virale, *Maps to the Stars* ne paraît, en comparaison, qu'un maigre pamphlet éparpillé.

Hollywood assassinée par un Canadien ? Peut-être une prochaine fois. ► **Cote** : ★

¹Grünberg, Serge. *David Cronenberg*. Cahiers du cinéma, p. 132.

²Demers, Julie. «A Dangerous Method: les désaveux du corps». *Séquences*, n° 277, Avril-Mai 2012, pp. 34-35.

■ LA CARTE DES ÉTOILES | **Origine** : États-Unis / Canada / Allemagne / France – **Année** : 2014 – **Durée** : 1 h 51 – **Réal.** : David Cronenberg – **Scén.** : Bruce Wagner – **Images** : Peter Suschitzky – **Mont.** : Ronald Sanders – **Mus.** : Howard Shore – **Son** : Rob Bertola, Michael O'Farrell – **Dir. art.** : Carol Spier – **Cost.** : Denise Cronenberg – **Int.** : Julianne Moore (Havana Segrand), Mia Wasikowska (Agatha Weiss), John Cusack (Dr Stafford Weiss), Evan Bird (Benjie Weiss), Olivia Williams (Christina Weiss), Robert Pattinson (Jerome Fontana) – **Prod.** : Saïd Ben Saïd, Martin Katz, Michel Merkt – **Dist.** / **Contact** : Séville.